

Proposition pour une classe de 5^{ème}

Entrée de culture littéraire et artistique « questionnement complémentaire : l'être humain est-il maître de la nature ? ».

Texte 1 – HOMERE, *L'Odyssee*, chant V, (extrait), traduction de Marie-Rose Rougier, collection Bibliocollège.

Mais comme il revenait de chez les Ethiopiens, le tout-puissant Poséidon, l'Ebranleur-du-sol, l'aperçut du haut du mont Solyme : il le voyait cinglant sur la mer ! Fou de rage, il secoua la tête et agita ces pensées :

5 « Hélas ! pendant mon séjour chez les Ethiopiens, les dieux ont donc modifié leur projet concernant Ulysse. Le voici tout près de la Phéacie, où le destin l'arrachera au lot de misères qui devait être le sien ! Eh bien moi, je lui promets qu'il n'est pas au bout de ses peines ! »

A ces mots, le dieu prit son trident, rassembla les nuées et déchaîna la mer. Il souleva tous les vents, provoquant ainsi une violente tempête : la terre et la mer étaient ensevelies sous les nuages, et la nuit s'abattit du haut du ciel. Tous les vents faisaient rage : l'Euros, le Notos, 10 l'impétueux Zéphyr et le Borée qui naît-là-haut-dans-l'azur ; ensemble, ils soulevaient des vagues énormes.

Ulysse, sentant faiblir ses genoux et son cœur s'adressa à soi-même ces paroles désespérées :

15 « Hélas ! A quel malheur faut-il encore que je m'attende ? Je crains que Calypso n'ait dit vrai quand elle m'assurait qu'avant de regagner ma patrie, je sombrerais dans une tourmente de malheurs. Sa prédiction s'accomplit donc ! Que de nuages amoncelés par Zeus dans le vaste ciel ! Quelle mer déchaînée ! Et tous ces vents qui soufflent en rafales ! C'est certain voici pour moi le gouffre de la mort ! Trois fois, quatre fois heureux les Danaens qui périrent à Troie dans leur ardeur à servir les Atrides ! Comme je regrette de ne pas être mort le jour où les Troyens, massés autour du cadavre d'Achille, me harcelaient avec leurs lances de bronze ! J'aurais à 20 ce jour une tombe, et les Achéens chanteraient ma gloire. Mais hélas ! le destin me réserve une mort déshonorante. »

Comme il disait ces mots, une vague gigantesque déferla sur lui. Le choc fut terrible : le radeau chavira et Ulysse, lâchant le gouvernail, fut rejeté au loin. Sous l'assaut des rafales, le mât se brisa en deux. Voile et vergue furent emportées au loin.

25 Ulysse resta longtemps au fond de l'eau. Vaincu par la force des vagues, alourdi par les vêtements que lui avait procurés Calypso, il n'arrivait pas à remonter à la surface. Après un long moment, il émergea enfin. Sa bouche recrachait l'onde amère dont sa tête ruisselait. Il était épuisé, mais n'oubliait pas pour autant son radeau.

Texte 2 - Jules VERNE, *20 000 lieues sous les mers*, partie II, chapitre XIX, « Le Gulf Stream », (extrait), édition de 1871.

Le professeur Aronnax, professeur suppléant au Muséum d'histoire naturelle de Paris embarque sur l'Abraham-Lincoln, dans une expédition à la poursuite d'un mystérieux monstre marin qui intrigue tous les navigateurs. Après avoir été précipités accidentellement à la mer au cours de la chasse, le professeur Aronnax et Ned Land, le « roi des harponneurs », sont sauvés par le capitaine Nemo qui les garde prisonniers à bord du Nautilus. C'est le professeur Aronnax qui raconte.

La tempête éclata dans la journée du 18 mai, précisément lorsque le *Nautilus* flottait à la hauteur de Long-Island, à quelques milles des passes de New York. Je puis décrire cette lutte

des éléments, car au lieu de la fuir dans les profondeurs de la mer, le capitaine Nemo, par un inexplicable caprice, voulut la braver à sa surface.

5 Le vent soufflait du sud-ouest, d'abord en grand frais, c'est-à-dire avec une vitesse de quinze mètres à la seconde, qui fut portée à vingt-cinq mètres vers trois heures du soir. C'est le chiffre des tempêtes.

10 Le capitaine Nemo, inébranlable sous les rafales, avait pris place sur la plate-forme. Il s'était amarré à mi-corps pour résister aux vagues monstrueuses qui déferlaient. Je m'y étais hissé et attaché aussi, partageant mon admiration entre cette tempête et cet homme incomparable qui lui tenait tête.

15 La mer démontée était balayée par de grandes loques de nuages qui trempaient dans ses flots. Je ne voyais plus aucune de ces petites lames intermédiaires qui se forment au fond des grands creux. Rien que de longues ondulations fuligineuses, dont la crête ne déferle pas, tant elles sont compactes. Leur hauteur s'accroissait. Elles s'excitaient entre elles. Le *Nautilus*, tantôt couché sur le côté, tantôt dressé comme un mât, roulait et tanguait épouvantablement.

20 *Vers cinq heures, une pluie torrentielle tomba, qui n'abattit ni le vent ni la mer. L'ouragan se déchaîna avec une vitesse de quarante-cinq mètres à la seconde, soit près de quarante lieues à l'heure. C'est dans ces conditions qu'il renverse des maisons, qu'il enfonce des tuiles de toits dans des portes, qu'il rompt des grilles de fer, qu'il déplace des canons de vingt-quatre. Et pourtant le *Nautilus*, au milieu de la tourmente, justifiait cette parole d'un savant ingénieur : « Il n'y a pas de coque bien construite qui ne puisse défier à la mer ! » Ce n'était pas un roc résistant, que ces lames eussent démoli, c'était un fuseau d'acier, obéissant et mobile, sans grèvement, sans mâture, qui bravait impunément leur fureur.

25 Cependant j'examinais attentivement ces vagues déchaînées. Elles mesuraient jusqu'à quinze mètres de hauteur sur une longueur de cent cinquante à cent soixante-quinze mètres, et leur vitesse de propagation, moitié de celle du vent, était de quinze mètres à la seconde. Leur volume et leur puissance s'accroissaient avec la profondeur des eaux. Je compris alors le rôle de ces lames qui emprisonnent l'air dans leurs flancs et le refoulent au fond des mers où elles portent la vie avec l'oxygène. Leur extrême force de pression — on l'a calculée, — peut s'élever jusqu'à trois mille kilogrammes par pied carré de la surface qu'elles contrebattent. Ce sont de telles lames qui, aux Hébrides, ont déplacé un bloc pesant quatre-vingt-quatre mille livres. Ce sont elles qui, dans la tempête du 23 décembre 1864, après avoir renversé une partie de la ville de Yéddo, au Japon, faisant sept cents kilomètres à l'heure, allèrent se briser le même jour sur les rivages de l'Amérique.

35 L'intensité de la tempête s'accrut avec la nuit. Le baromètre, comme en 1860, à la Réunion, pendant un cyclone, tomba à 710 millimètres. À la chute du jour, je vis passer à l'horizon un grand navire qui luttait péniblement. Il capeait¹ sous petite vapeur pour se maintenir debout à la lame. Ce devait être un des steamers des lignes de New York à Liverpool ou au Havre. Il disparut bientôt dans l'ombre.

40 À dix heures du soir, le ciel était en feu. L'atmosphère fut zébrée d'éclairs violents. Je ne pouvais en supporter l'éclat, tandis que le capitaine Nemo, les regardant en face, semblait aspirer en lui l'âme de la tempête. Un bruit terrible emplissait les airs, bruit complexe, fait des hurlements des vagues écrasées, des mugissements du vent, des éclats du tonnerre. Le vent sautait à tous les points de l'horizon, et le cyclone, partant de l'est, y revenait en passant par le nord, l'ouest et le sud, en sens inverse des tempêtes tournantes de l'hémisphère austral.

45 Ah ! ce Gulf-Stream ! Il justifiait bien son nom de roi des tempêtes ! C'est lui qui crée ces formidables cyclones par la différence de température des couches d'air superposées à ses courants.

¹ Capeyer : terme de marine. Diminuer la vitesse jusqu'à une allure tout juste suffisante pour que le navire reste manœuvrant et puisse être tenu dans le cap voulu.

50 À la pluie avait succédé une averse de feu. Les gouttelettes d'eau se changeaient en aigrettes fulminantes. On eût dit que le capitaine Nemo, voulant une mort digne de lui, cherchait à se faire foudroyer. Dans un effroyable mouvement de tangage, le *Nautilus* dressa en l'air son éperon d'acier, comme la tige d'un paratonnerre, et j'en vis jaillir de longues étincelles.*

55 Brisé, à bout de forces, je me coulai à plat ventre vers le panneau. Je l'ouvris et je redescendis au salon. L'orage atteignait alors son maximum d'intensité. Il était impossible de se tenir debout à l'intérieur du *Nautilus*.

Le capitaine Nemo rentra vers minuit. J'entendis les réservoirs se remplir peu à peu, et le *Nautilus* s'enfonça doucement au-dessous de la surface des flots.

60 Par les vitres ouvertes du salon, je vis de grands poissons effarés qui passaient comme des fantômes dans les eaux en feu. Quelques-uns furent foudroyés sous mes yeux !

Le *Nautilus* descendait toujours. Je pensais qu'il retrouverait le calme à une profondeur de quinze mètres. Non. Les couches supérieures étaient trop violemment agitées. Il fallut aller chercher le repos jusqu'à cinquante mètres dans les entrailles de la mer.

65 Mais là, quelle tranquillité, quel silence, quel milieu paisible ! Qui eût dit qu'un ouragan terrible se déchaînait alors à la surface de cet Océan ?

Texte 3 – Michaël FERRIER, *Du Japon*, « Bashô contre le tsunami », nrf n° 599-600, mars 2012.

Michaël Ferrier est un écrivain et essayiste français qui vit à Tokyo, où il enseigne la littérature. Il publie « Bashô contre le tsunami » dans la Nouvelle Revue Française de mars 2012, qui recueille des textes consacrés au Japon, un an après la catastrophe qui a frappé le pays.

J'avais vu des milliers d'images de la catastrophe avant de monter dans le Tohoku ; rien ne m'avait préparé à une telle dévastation.

5 La route 45 serpente entre l'océan pacifique et les montagnes. Sur plus de cinq cents kilomètres, elle longe parmi les plus merveilleux panoramas du Japon et traverse quelques-uns de ses plus beaux villages. C'est un paysage de mer et de montagne, de golfes, de promontoires, de rocs, d'ilots, d'écueils, de cascades et de forêts. Un paysage chargé d'histoire : au XII^e siècle, la région rendue richissime par les mines d'or, le commerce des chevaux et celui des produits de luxe, était un royaume quasi indépendant qui rivalisait avec Kyoto elle-même, en opulence comme en élégance. C'est aussi un lieu imprégné de poésie : c'est dans cette région que le célèbre poète Bashô guide ses pas, au printemps 1689 (au moment où, à Londres, Purcell crée *Didon et Enée*), pour le voyage qui va lui inspirer son dernier ouvrage : *La Sente étroite du Bout-du-monde*.

10 On peut se demander ce que vont faire Bashô et son disciple Sora dans une contrée qui a alors perdu beaucoup de son lustre et qui passe désormais pour être infestée d'ermites et de bandits. Cent cinquante-six jours de voyage, deux mille trois cents kilomètres couverts pour la plupart à pied, plus de cinq mois de périple à braver tous les dangers : la fatigue et la maladie, le vol et l'accident, la lassitude, la mort. Pourquoi ? Dès que l'on arrive dans ces plaines rares et étroites, nichées entre les criques et les lacs, sur les corniches déchiquetées par les vagues et délicates comme la dentelle, on comprend. Ici, au fil de la route louvoyante, le point de vue change perpétuellement. Chemins de montagne, odeur de prunier et soudain le point du jour : l'œil doit se faire vif, rapide, traversant. C'est un paradis pour le poète et, pour le promeneur, une sorcellerie époustouflante.

(...)

25 Et soudain, passé la courbe d'un virage, au détour de la route, le désastre nous prend. Tout à coup, il n'y a plus rien. Ni arbres, ni maisons, ni jardins. Ni routes, ni immeubles, ni collines. Une masse de débris ondule à perte de vue. Les montagnes sont écrasées, les fleuves bus, la

30 terre n'est plus qu'une immense tache. Soudain, toutes les distances sont réduites et, en même temps, indéfiniment distendues. Le regard ne rencontre plus rien que les débris, peine à donner un sens, une forme à ces lambeaux de tout et de rien. C'est une immense coulée brune, sur laquelle plane une persistante odeur de pâte de soja fermentée. Un cauchemar marron. On voit tous les objets en brun, toutes les autres couleurs ont disparu du monde. Tout à coup, nous ne sommes plus au Japon. Nous ne sommes plus nulle part d'ailleurs, car aucun pays de ce paysage ne saurait porter de nom.

35 C'est un tapis de débris. Des kilomètres et des kilomètres de gravats. Tout est aplati, aplani, rasé, arasé. De cette plaine de déchets, plus rien ne semble pouvoir s'élever : le mouvement vertical a été éliminé de la Terre, réduite à sa plus simple surface, à sa plus plate expression. Plus rien ne porte, ne rayonne, aucune arête d'immeuble, aucune flèche de branche : le bois, l'acier, tout a été aplati, laminé, lapidé, dilapidé. Le flot dur comme de la pierre a tout arraché de sa base, ouvrant comme une corolle la vaste zone du désastre. Plus rien ne pointe, ne perce, plus rien ne jaillit vers le ciel. Nausée. Les hommes sont terrassés, les villes pulvérisées.

40 Un murmure d'incrédulité se lève à l'intérieur de l'âme. Les lourds blocs de béton qui formaient la base des quais, soulevés et rejetés à plusieurs mètres, les immeubles et les maisons engloutis par la violence du flot, les bateaux franchissant les môles et venant s'écraser sur les murs ou se percher sur les toits, à la cime d'un arbre ou dans la douceur dévastée d'un jardin, sont autant de fables pour qui n'a pas vu ce paysage de décombres et de fange que le spectateur lui-même
45 est tenté de prendre pour une violente hallucination.

Document 4 – René QUILLIVIC, *La ville d'Ys*, 1924.



Bois gravé (10 ; 6x 15 cm) publié dans *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, d'Ernest Renan, 1924.

notice accompagnant le document sur le site de la BNF :

Les flots tempétueux submergeant la ville d'Ys

De toutes les légendes sur les cités englouties, inspirées sans doute de l'Atlantide et du Déluge, celle d'Ys, disparue au IV^e ou V^e siècle, reste la plus fameuse. Les pêcheurs de Douarnenez prétendaient entendre sonner les cloches de la ville engloutie. Parfois, on apercevait la princesse Dahut, dont la légende prête à sa conduite dépravée l'engloutissement de la cité. Sa chevelure tordue par les vents annonçait de terribles tempêtes. Selon des traditions de la Manche, Ys subsiste sous les flots et ses habitants jouissent de la vie éternelle.

<http://expositions.bnf.fr/lamer/bornes/feuilletoirs/tempetes/16.htm>

Texte complémentaire A DESTINATION DU PROFESSEUR – Gaston BACHELARD, *L'Eau et les rêves*, « L'eau violente », Chapitre IV, 1942.

Est-il un thème plus banal que celui de la colère de l'Océan ? Une mer calme est prise d'un soudain courroux. Elle gronde et rugit. Elle reçoit toutes les métaphores de la furie, tous les symboles animaux de la fureur et de la rage. Elle agite sa crinière de lion. Son écume ressemble « à la salive d'un Léviathan », « l'eau est pleine de griffes ». Victor Hugo a écrit ainsi dans les *Travailleurs de la Mer* une admirable psychologie de la tempête. Dans ces pages, qui ont tant parlé à l'âme populaire, Victor Hugo a accumulé les métaphores les plus diverses, sûr d'être compris. C'est que la psychologie de la colère est, au fond, une des plus riches et des plus nuancées. Elle va de l'hypocrisie et de la lâcheté jusqu'au cynisme et au crime. La quantité d'états psychologiques à projeter est bien plus grande dans la colère que dans l'amour. Les métaphores de la mer heureuse seront donc bien moins nombreuses que celles de la mer mauvaise.

(...)

L'eau violente est un des premiers schèmes de la colère universelle. Aussi pas d'épopée sans une scène de tempête. MJ Rouch en a fait la remarque et il étudie – en météorologiste – la tempête décrite par Ronsard dans la *Franziade*. La grandeur humaine a besoin de se mesurer à la grandeur d'un monde : « les nobles pensées naissent des nobles spectacles », dit Chateaubriand après la peinture de la tempête dans *Les Martyrs*.